

UN HIVER À PARIS

JEAN-PHILIPPE BLONDEL



UN HIVER À PARIS

ROMAN

BUCHET ● CHASTEL

© Libella, Paris, 2015.
ISBN : 978-2-283-02694-6

À Franck Gouet.

À M. D. pour une soirée à Metz.

*À Jean-Marc L., Vincent T., Isabelle K.,
Valérie P., Fred P., Philippe H., Benoît M.,
Fabrice L., Matthieu D., Éléonore R. et Éva
I.-L., qui m'ont accompagné pendant l'écri-
ture de ce texte.*

À ma femme et mes filles, toujours.

Et à Pascale Gautier, évidemment.

Nous sommes revenus de vacances en fin d'après-midi. Huit heures de route depuis Capbreton. Il y avait eu beaucoup de circulation. La troisième semaine d'août se terminait. Encore quelques jours et la routine reprendrait : la rentrée, la réunion de début d'année, la découverte des emplois du temps, les listes des classes. Cette année-là, ma fille aînée arrivait dans le lycée où j'enseigne depuis plus de vingt ans. Je me préparais à la croiser dans les couloirs. J'avais demandé à ne pas l'avoir dans ma classe – je n'avais pas envie de mêler ma vie privée à ma vie professionnelle.

Il faisait bon. Le soleil était encore resplendissant, mais il n'avait plus la dureté dont il avait fait preuve dans la première quinzaine du mois. Les soirées fraîchissaient.

La ville dans laquelle j'avais toujours habité, à l'exception des deux années d'études que j'avais passées à Paris, reprenait vie. Les rues piétonnes étaient bondées.

Une fois les affaires rangées et le linge trié, j'ai jeté un coup d'œil à mes e-mails. Rien d'important dans les quelque deux cents messages reçus pendant mes quinze jours d'absence. En éteignant l'ordinateur, je me suis rendu compte que nous n'avions pas relevé le courrier. Ce geste anodin, qui avait ponctué mes journées pendant des lustres, était devenu presque inutile. Les factures étaient électroniques, les événements marquants aussi. L'essentiel s'était dématérialisé. Dans la boîte, au milieu des publicités pour la rentrée, deux ou trois cartes postales d'amis dont j'avais déjà des nouvelles par les réseaux sociaux, une invitation pour un salon littéraire que je n'allais pas honorer parce qu'il se déroulait trop loin de chez moi, et une autre lettre, comme il m'arrive d'en recevoir, adressée à ma maison d'édition qui l'avait fait suivre. Je ne l'ai pas ouverte tout de suite, je savais qu'il me fallait du temps pour parcourir ces lignes-là, tout

en réfléchissant à une réponse à la fois chaleureuse et distante qui découragerait l'expéditeur de se lancer dans une correspondance échevelée sans le vexer. C'était un art dans lequel certains de mes collègues écrivains étaient experts mais que je n'avais jamais bien manié.

Il était un peu plus de vingt-deux heures quand j'ai trouvé le temps de la lire. Je n'étais pas aussi concentré que je le souhaitais. J'errais encore mentalement sur les plages des Landes que je venais de quitter et dont j'avais, les années passant, de plus en plus de mal à me séparer, au point que nous envisagions sérieusement, ma femme et moi, de demander notre mutation dans le Sud-Ouest pour y finir nos carrières respectives.

J'ai tout de suite remarqué l'écriture un peu tremblée – mais aux lettres parfaitement formées – et les espaces entre les lignes. Une personne âgée. J'en étais sûr. L'ensemble tenait sur deux feuillets. L'adresse m'a fait sursauter. À une heure à peine du lieu de vacances que je venais de quitter. Le nom d'un village – Biscarrosse-

Plage – a déclenché en moi un maelström d'images, se succédant à une telle rapidité que je n'en retenais que les couleurs, l'orangé du sable, le blanc de l'écume et le vert pâle des volets d'une maison. Le nom, surtout, au-dessus de l'adresse. Je ne parvenais pas à entamer ma lecture tant ce nom-là, aujourd'hui encore, me remuait. Je me suis assis à la table de la cuisine. J'ai posé les mains bien à plat sur le bois, j'ai inspiré et expiré longuement, comme avant de plonger sous une vague particulièrement menaçante. Voilà longtemps que j'aime l'océan – mais je n'ai jamais réussi à l'ama-douer vraiment. Au moment de m'y jeter, il me reste encore une appréhension. Et si la lame me renversait ? Et si je ne recouvrais plus mon souffle ?

Dans la cuisine, les mains à plat sur la table, j'étais dans le même état.

Cher auteur,

J'ai fini hier soir la lecture de votre dernier livre et j'ai eu envie, finalement, de vous écrire. J'espère que vous ne m'en voudrez pas trop. Je ne sais pas si

vous vous souvenez de moi – pourtant, je m’aperçois en écrivant ces mots que je crois que si, au fond. J’en suis même persuadé. Nous nous sommes rencontrés brièvement il y a bien longtemps. Quelques années avant l’époque que vous décrivez dans votre livre, en fait. Je m’appelle Patrick Lestaing.

Je ne suis pas allé plus loin. J’ai regardé fixement mon reflet dans la vitre de la cuisine. Je m’attendais à ce que mon regard s’embue. Mais non. Je souriais. Je me suis vu sourire. Nous attaquions la deuxième décennie du XXI^e siècle. J’étais en vie. Patrick Lestaing aussi. Et il se souvenait de moi.

Nous sommes beaucoup plus résistants que nous ne le croyons.

Cher auteur,

J'ai fini hier soir la lecture de votre dernier livre et j'ai eu envie, finalement, de vous écrire. J'espère que vous ne m'en voudrez pas trop. Je ne sais pas si vous vous souvenez de moi – pourtant, je m'aperçois en écrivant ces mots que je crois que si, au fond. J'en suis même persuadé. Nous nous sommes rencontrés brièvement il y a bien longtemps. Quelques années avant l'époque que vous décrivez dans votre livre, en fait. Je m'appelle Patrick Lestaing.

Tout au long de la lecture de votre roman (s'il s'agit bien d'un roman), j'ai pensé à Mathieu. Ce n'est pas très étonnant : j'y pense tous les jours. Néanmoins, vous savez, cela fait très

longtemps que je n'ai pas écrit son prénom. La dernière fois, c'était pour des documents officiels, il y a quatre ans. Je devrais le faire davantage. Il paraît que l'écriture fixe. Un point fixe, ce serait bien.

Je ne parle pas souvent de lui non plus, d'ailleurs. Sabine, ma fille aînée, habite maintenant aux États-Unis, où elle s'est mariée et a eu deux enfants. Nous nous voyons deux fois par an et quand nous nous rencontrons enfin, nous avons tellement de choses à nous dire pour rattraper le semestre perdu que nous laissons le passé derrière nous. Nous sommes dans le présent, et elle est surtout dans l'avenir.

J'ai le regret de vous annoncer que ma première femme est morte d'un cancer du sein il y a une dizaine d'années. Je crois que vous aviez eu l'occasion de la rencontrer, une fois. Je me suis remarié, au début des années quatre-vingt-dix, mais l'aventure a pris fin au terme de la même décennie. J'ai eu quelques liaisons avec des sexagénaires

frustrées, mais cela n'a jamais été bien loin, et aujourd'hui je vis seul, et en suis finalement heureux.

Je m'étonne tous les jours d'être encore en vie à soixante-quinze ans. En vie et assez autonome pour demeurer ici, dans ce village où vous êtes venu une fois (j'espère que vous vous en souvenez !). Je tiens le coup. Je refuse d'aller dans une résidence médicalisée. Je prie pour mourir sans crier gare d'une crise cardiaque ou d'une rupture d'anévrisme. Je vais bien, mais comme tous les vieux, je me fatigue vite, et ma vue a beaucoup baissé.

Cela ne m'empêche pourtant pas de lire encore. Des romans exclusivement. Les essais sur l'état de la planète ou les politiques économiques à l'œuvre n'ont plus aucun intérêt pour moi. Je ne suis plus concerné. Mais les romans... Ils sont notre sève, n'est-ce pas ? Nous avions parlé de romans, à un moment, il y a trente ans, non ? Je crois que vous m'aviez confié que vous écriviez, mais je n'y avais pas vraiment

prêté attention. Je ne vous prêtais pas vraiment attention. Je le regrette, aujourd'hui. Cette lettre, c'est pour cela. Pour combler les lacunes.

À l'époque, tout le monde écrivait, autour de moi. Vous, vos camarades de classe, vos professeurs, Mathieu. C'était comme une maladie. Je relis parfois les débuts de romans ou les nouvelles que Mathieu consignait dans ces cahiers très particuliers, vous savez, ceux qui ont des feuilles avec des lignes très espacées, à l'anglo-saxonne.

J'ai appris par votre biographie sur Internet (que je maîtrise mal, mais dont je me sers tous les jours) que vous étiez devenu professeur d'anglais. Je dois dire que cela m'a surpris, je vous imaginai vous destiner aux lettres françaises. Cela dit, vous avez quand même pris cette direction, mais en suivant un chemin différent.

Vous voudrez bien m'excuser de ne vous avoir découvert qu'assez récemment, avec votre dernier roman, en fait. C'est le neuvième, n'est-ce pas ?

J'ai donc beaucoup de retard à rattraper. J'en ai déjà commandé deux autres, les deux premiers. Je tiens à vous (re)découvrir chronologiquement. En vérité, qui l'eût cru, la rencontre a eu lieu grâce à la télévision. Il faisait mauvais sur la côte atlantique. Je me suis installé devant l'écran, ce qui est rare. Je suis passé de chaîne en chaîne jusqu'à cette émission littéraire où vous étiez invité, avec d'autres écrivains. Ma vue a beau être basse, vous avez beau avoir vieilli, je vous ai reconnu tout de suite.

Et votre voix... Vous savez, j'avais déjà entendu dire que les voix ne changeaient pas, mais c'est la première fois que je m'en aperçois avec une telle acuité. Je vous ai tout de suite retrouvé, dans ce café, au coin du lycée, le 747, c'était son nom, n'est-ce pas ? Je vous voyais comme vous étiez alors, et votre image passée se superposait à votre visage sur l'écran de télévision. Les larmes me sont montées aux yeux, et c'est rare, Victor, aujourd'hui. Ce

n'était déjà pas fréquent à l'époque. Que voulez-vous, je suis un être sec. C'est comme ça. Mais là, votre voix a irrigué ma mémoire. Je ne vous décrirai pas la tempête qui s'est déclenchée sous mon crâne. Sachez seulement que le lendemain, j'ai pris ma vieille R5 et je me suis rendu à Arcachon, à presque trente kilomètres, un exploit pour moi ces temps-ci. J'imagine que plus d'un conducteur a pesté en me voyant voûté sur mon volant et m'a voué aux gémonies. Je suis allé dans la librairie où je m'approvisionne, une fois par trimestre. J'ai pris votre roman. Le libraire a souri. Il m'a demandé si je vous avais vu à l'émission, la veille au soir. J'ai acquiescé, mais je n'ai pas développé. Je sentais le nœud, dans ma gorge, et je ne voulais pas que qui que ce soit puisse être témoin de l'émotion qui m'étreignait.

En sortant de l'échoppe, je me suis rendu compte que mes mains tremblaient. Elles tremblent toujours un peu – vous le remarquez ? – tandis que

je vous écris, ce soir. C'est curieux parce que, au fond, nous nous connaissons si peu. Nous sommes presque des étrangers l'un pour l'autre, d'une certaine façon. Et pourtant, sous un autre angle, nous sommes tellement intimes.

Je n'ai probablement jamais parlé autant à un autre être humain qu'à vous.

J'espère que cette lettre, si vous l'avez lue jusqu'au bout, ne vous aura pas importuné et, surtout, qu'elle vous trouvera en bonne santé. S'il vous prend l'envie de me rendre visite, n'hésitez pas. Je parie que vous vous souvenez du chemin. J'habite maintenant en permanence à Biscarrosse (-Plage, vous vous souvenez ? Le bourg est à dix kilomètres à l'intérieur des terres). Je ne pourrai plus vivre ailleurs, j'aime trop le parfum des pins, le crissement du sable sous mes semelles, et le vacarme de l'océan.

Je passe des heures à le regarder, celui-là.

Vous avez sans doute lu en haut de cette lettre, à gauche, mon nom, et mon adresse. Comme disent nos voisins espagnols, *mi casa es su casa*.

Ma maison, vraiment, Victor, est votre maison.

Toutes mes amitiés,

Patrick

Septembre 1984.

Le monde ne ressemblait pas à ce qu'avait prédit Orwell. Au début de l'année, dans un relatif anonymat, la petite firme Apple avait lancé son nouveau produit, le Macintosh. L'Exposition universelle se déroulait à La Nouvelle-Orléans. Tchernenko était élu secrétaire général du Parti en URSS, mais une nouvelle figure faisait de plus en plus parler d'elle, un cadre nommé Mikhaïl Gorbatchev. De l'autre côté de l'Atlantique, les Américains se préparaient à réélire Ronald Reagan. The Police chantait sur toutes les scènes du monde qu'« à chaque inspiration que tu prendras, chaque mouvement que tu feras, je t'observerai ». Annie Lennox et Dave Stewart scandaient que « les doux rêves sont faits de ça, qui suis-je

pour être en désaccord » ? Les Jeux olympiques avaient eu lieu à Los Angeles.

J'avais suivi avec attention les épreuves du 4.70 à la voile. Deux Français les avaient remportées. Le premier avait été le meilleur ami de mon frère, et son premier coéquipier. Plus tard mon frère avait trouvé un travail à l'autre bout de la France et il avait abandonné le bateau, « un loisir qui n'amène jamais à rien de concret », avait-il lancé.

Je n'avais presque jamais de ses nouvelles. Nous avions cinq ans d'écart et n'avions jamais été très proches. Nous nous croisions pour des anniversaires ou des célébrations obligatoires, chez nos parents. Nous étions accaparés par nos existences respectives. Il regardait les années à venir avec envie, et moi avec un brin d'inquiétude. Nous nous contentions le plus souvent de nous saluer. La communication n'était pas un point fort, dans ma famille.

J'étais en deuxième année de classe préparatoire littéraire – en khâgne.

Mes parents ne s'étaient pas opposés, au lycée, à mon choix pour la filière littéraire.

Ils n'auraient jamais osé donner leur avis, eux qui n'étaient jamais allés plus loin que le certificat d'études. Cela les surprenait bien un peu, puisqu'il n'y avait jamais eu un seul littéraire dans la famille et que les romans, les films, le théâtre, tout cela était très loin d'eux. « Le Scrabble, disait ma mère, ce sont les parties de Scrabble que nous organisons parfois en vacances », et on n'arrivait pas à savoir si sous cette phrase se glissait de l'admiration ou de la rancœur.

Ils avaient été enchantés, pendant toutes mes années de lycée, de recevoir des bulletins qui les confortaient dans mon choix. J'avais apparemment bien fait d'opter pour cette section. Tout le monde en était d'accord. J'excellais. En terminale, j'ai émis l'idée de continuer mes études à Paris, dans ce qu'on appelait une classe préparatoire. Ils en avaient entendu parler, un peu – le fils d'une collègue de ma mère était en math sup, il y avait donc des équivalents pour les matières littéraires ? « Mais combien est-ce que cela va nous coûter ? »

Mon frère a eu la bonne idée de décrocher son premier CDI à cette époque-là,

dans le sud-est de la France. On pouvait le considérer comme sorti d'affaire. Ne lui manquaient plus que le mariage et les enfants et mes parents pourraient se féliciter d'avoir accompli la tâche qui leur avait incombé. On était donc en mesure de s'occuper un peu mieux du second. D'autant que, de sa propre initiative, il avait collecté tous les documents pour obtenir une chambre d'étudiant à Nanterre et rempli plusieurs dossiers pour intégrer une classe préparatoire. Apparemment, il tenait à suivre cette voie. Soit.

Ce à quoi je tenais surtout, c'était à partir de chez eux.

J'avais choisi un peu par hasard l'établissement dans lequel j'allais poursuivre mes études, après le bac. J'avais bien aimé les photos que j'avais vues du lycée D. – le péristyle, les deux cours l'une derrière l'autre, la pierre de taille, les escaliers massifs et cet aspect général de couvent, qu'il avait été sous l'Ancien Régime. Au centre de Paris. J'avais envoyé des candidatures dans des établissements moins prestigieux et plus excentrés. J'étais sûr de ne pas être

pris à D., malgré les appréciations élogieuses de mes professeurs de province.

J'avais raison. J'ai découvert au mois de juin que j'étais sur liste d'attente. Seule une belle mention au bac pouvait changer la donne.

La donne a changé.

J'étais très fier. Je ne le montrai pas.

J'avais rompu avec Christine peu avant de m'installer à Paris. Notre relation, bien fragile de toute façon, n'aurait pas survécu à notre éloignement géographique. En 1984, rester dans la ville qui m'avait vu grandir nous condamnait au droit ou au commerce. Nous n'avions ni l'un ni l'autre l'envie de cheminer sur ces voies-là. Christine était une grande sportive. Elle allait poursuivre ses études à Strasbourg. Nous avons rompu – sans le moindre vague à l'âme. L'avenir nous aspirait.

Dans ma ville d'origine, j'avais beaucoup de camarades et très peu d'amis. Les liens que j'avais tissés, ténus, s'étaient vite distendus lors de ma première année parisienne. Les gens que j'avais connus s'étaient éparpillés sur le territoire français, ou étaient

entrés dans la vie active. Nous n'avions plus que des souvenirs en commun, que nous ne pouvions pas partager parce que les moyens de communication étaient réduits. Seuls existaient alors le téléphone fixe et le courrier. J'aurais aimé leur écrire, mais je n'osais pas. Quant au téléphone, à la résidence universitaire de Nanterre, il n'y en avait qu'un par étage – et il était toujours occupé par des jeunes filles en pleurs ou des étudiants se donnant des rendez-vous sur le campus.

L'année d'hypokhâgne avait été dure. Je n'étais pas préparé aux classes préparatoires. À l'aisance qu'affichaient les trois quarts des élèves, nourris de culture dès leur plus jeune âge. Ils devisaient sur les opéras ou les pièces qu'ils avaient vus, comparaient les mises en scène ou le jeu des acteurs, portaient des avis définitifs sur des films obscurs dont je n'avais jamais entendu parler. Ils fréquentaient les bibliothèques Sainte-Geneviève ou Beaubourg, dont ils semblaient connaître les moindres recoins. Lors de leurs échanges, ils adoptaient un air docte et hochaient la tête avec conviction.

D'emblée, j'ai compris que je n'avais pas les codes. Culturels, linguistiques, vestimentaires. Ce qui était bien, ce qui ne l'était pas. Je me suis épuisé à tenter de me les approprier, pendant quelques semaines, mais ils étaient mouvants et semblaient toujours m'exclure. J'ai baissé les bras.

Je n'ai pas été invité aux fêtes qui s'organisaient. C'est à peine si on m'adressait la parole. Je me suis jeté dans le travail. On me regardait avec commisération, des deux côtés du bureau. On pensait que j'allais abandonner, tôt ou tard – trop de travail, pas assez de résultats, trop d'isolement. On me passait aux pertes et profits.

Pourtant, les professeurs me considéraient avec perplexité. J'obtenais des résultats qui n'étaient pas si mauvais, après tout, comparés à la moyenne de la classe, mais à l'évidence je n'avais pas la flamme, l'étincelle de génie qu'ils recherchaient avant tout parce que d'elle dépendait l'admissibilité à ce fameux concours de Normale sup, dont ils nous rebattaient les oreilles, et que nous présenterions l'année suivante, à la fin de la khâgne, si jamais nous étions autorisés

à avancer d'une case en intégrant la classe supérieure – ce qui ne serait sans doute pas mon cas, les places étant très chères dans ce lycée coté. Seuls une douzaine d'élus d'hypokhâgnes recevraient le droit de traverser le couloir pour s'installer dans la salle des khâgnes, où ils côtoieraient une quinzaine de redoublants (ceux estimés les plus aptes à être admis à ce fameux concours très rarement réussi dès la première tentative), et une dizaine d'élèves, éjectés de lycées encore plus prestigieux que D.

Au conseil de classe du premier semestre, on me jugea de la race des tâcherons. « Mais, fit remarquer l'enseignant d'histoire, il y a des tâcherons qui, par la force du travail fourni, parviennent à décrocher la timbale, ne l'oublions pas. » Sa collègue de philosophie en doutait – mais elle admit qu'il fallait de toute façon quelques percheros en khâgne, afin qu'on distinguât mieux les pur-sang.

Je n'ai jamais pensé à abandonner.

J'aurais pu.

Mes parents étaient très loin du monde dans lequel j'évoluais et seul leur importait qu'un jour je décroche une licence et surtout, surtout, que je réussisse un concours de l'Éducation nationale qui m'assurerait la sécurité de l'emploi et une rémunération correcte. Ils auraient alors tout à fait réussi l'éducation de leurs enfants.

En attendant, ils réservaient leur jugement. Mon premier bulletin semestriel les avait catastrophés mais j'avais haussé les épaules et pointé la case où était inscrite la moyenne de la classe, ce qui les avait rassérénés. Ils me voyaient travailler, les rares week-ends où je rentrais, ou pendant les congés scolaires. Ils me laissaient tranquille. « Après tout, confiaient-ils aux voisins, il mène sa barque et c'est l'essentiel. »

Mes notes se sont légèrement améliorées tandis que celles de la majorité de mes congénères dégringolaient. Ma vie sociale suivait un chemin inversement proportionnel. Je passais des jours entiers à n'adresser la parole qu'aux serveurs des cafés ou aux vendeuses en boulangerie. J'avais la sensation d'être transparent, et

cette sensation persistait lorsque je revenais chez mes parents. Ils avaient repris des habitudes de couple sans enfants et j'avais sans cesse l'impression de les déranger. Ce n'était pas qu'une impression, d'ailleurs. Avec mes livres, mes textes en latin et en grec, mes fiches cartonnées qui s'empilaient, je leur faisais presque peur. C'est tout juste s'ils me reconnaissaient. Ils me demandaient parfois si je ne voulais pas voir des copains, sortir un peu. Je soupirais, et j'enfilais ma veste ou mon manteau. Je déambulais dans les rues de cette ville qui m'était devenue tout aussi étrangère que Paris.

J'étais dans un entre-deux. Dans un train qui m'amenait de la Champagne à la capitale. Dans un RER qui me conduisait du centre de Paris à la résidence universitaire de Nanterre. Dans la traduction d'un texte qui me faisait passer d'une langue morte à une langue vivante. Dans un no man's land sentimental qui n'était même pas douloureux. Les rumeurs de l'année, les bouleversements politiques, cinématographiques, musicaux ne me parvenaient que faiblement.

À la surprise de beaucoup, au mois de mai, je figurais parmi la douzaine d'admis à passer dans la classe supérieure. J'étais le douzième. Celui sur qui personne ne misait un kopeck, sauf peut-être Clauzet, le professeur de français, qui aimait humilier les élèves – il s'amusait toujours à parier sur les bourrins lorsqu'il jouait aux courses. Il y eut des cris et des larmes, des appels à l'insurrection et à la justice, mais les enseignants avaient une arme imparable : nous avions tous subi un concours blanc, dans toutes les matières, et du classement de ce dernier dépendait l'admission en khâgne. Il y avait douze places. Pas une de plus. Pas une de moins. Paul Rialto était premier, comme tout le monde l'avait prédit. J'étais douzième. Point.

Je n'ai même pas sauté de joie en apprenant les résultats du conseil de classe. Après tout, cela signifiait encore une année de translucidité dans cet établissement où je n'étais rien. La seule vraie surprise de ce jour-là, ce fut quand Paul Rialto me salua pour la première fois. Avec un peu de chance,

l'année suivante, je pourrais échanger quelques mots avec mes condisciples.

Deux jours après la fin des cours, je travaillais à l'hypermarché dans lequel ma mère faisait ses courses toutes les semaines, le mardi matin. J'avais décliné l'offre de mes parents de les accompagner pour deux semaines à Saint-Gilles-Croix-de-Vie, dans le village vacances de la SNCF.

Tout l'été, j'ai refusé de réfléchir à ma situation sociale et sentimentale. J'ai déchargé des camions, partagé des cigarettes avec des livreurs, rempli des rayons, fêté les anniversaires de collègues dont j'aurais pu être le fils, tenu des caisses, et comme j'étais étudiant et lettré, j'ai même eu le droit de passer des annonces au micro.

Je menais une autre vie. Et une autre vie, c'est toujours bien. Cela permet de s'éclipser et de ne revenir à l'ancienne qu'une fois réflexion faite.

Le 31 août, mon contrat s'est terminé. En fin d'après-midi, mes collègues m'ont offert un walkman. Ils s'étaient tous cotisés et m'avaient enregistré sur des cassettes vierges les morceaux qu'ils préféraient.

J'étais plus touché que je ne voulais l'admettre. Après tout, cela prouvait que je pouvais être apprécié. Que j'étais appréciable. Nous avons bu du cidre et partagé des tartes aux pommes qui auraient été avariées le lendemain.

Le 1^{er} septembre, je réintérais ma chambre d'étudiant. J'accrochai les trois posters qui avaient déjà orné mes murs l'année précédente – l'affiche de l'album *War* du groupe irlandais U2, une photographie en noir et blanc de Marcel Proust et un paysage de désert américain. Avec les paies de l'hyper-marché, je m'étais acheté un mini-réfrigérateur. Pendant un an, j'avais suspendu à la fenêtre le beurre et les laitages, je n'avais pas envie de recommencer. Je me suis replongé dans la lecture de *La Nouvelle Histoire de la France contemporaine* et dans l'intégrale de Shakespeare. L'année de khâgne commençait deux semaines plus tard. Je ne voyais pas pourquoi mes camarades de classe changeraient d'attitude à mon égard. J'avais hâte d'être un peu plus vieux, vingt-trois, vingt-quatre ans ; au moment où les choix seraient déjà faits, mine

de rien – et que j’y verrais un peu plus clair.
Quand je comprendrais pourquoi j’étais
retourné, pour une année supplémentaire,
dans la gueule du loup.

C'était la mi-octobre. Les cours avaient repris depuis un mois. Les premières notes tombaient, légèrement plus encourageantes que l'année précédente. Dehors, le temps s'était mis à couler et les teintes se délavai-ent. J'allais avoir dix-neuf ans quelques jours plus tard. J'avais menti à mes parents, au téléphone. J'avais prétendu que je ne pourrais pas rentrer ce week-end-là parce que j'avais invité des camarades pour mon anniversaire et que nous allions faire une fête à tout casser. J'avais entendu le sourire de ma mère, à l'autre bout de la ligne. Elle était soulagée. Enfin, il se fait des amis. C'est bien. Son bonheur, c'est tout ce qui nous importe. Elle s'essuie les mains sur son tablier, se regarde dans la glace. Elle se demande si elle devrait s'acheter de la

crème antirides. Après tout, son fils cadet va avoir dix-neuf ans. Elle met un timbre sur la lettre qu'elle va m'envoyer. Une carte bleu ciel très sobre, avec « Joyeux Anniversaire » en lettres dorées. Et un chèque. Elle a renoncé depuis quelques années déjà à choisir mes cadeaux.

Je n'avais aucun projet pour le week-end suivant – mais je n'imaginai pas une seconde rentrer chez mes parents. Je n'avais pas envie de leur sollicitude distante. De leur inquiétude qui ne ferait que me renvoyer à mon inadaptabilité. De leur commisération. De la commisération, j'en recevais déjà ma dose, tous les jours, en allant en cours. Mais je ne devais pas me plaindre. Cela n'avait rien de comparable avec l'année précédente. On me saluait souvent. On allait même parfois jusqu'à me sourire, voire même à échanger avec moi quelques phrases banales sur la masse de travail à effectuer ou sur les dissertations à venir.

Depuis peu, après le déjeuner, je fumais une cigarette avec un des élèves d'hypokhâgne. Il s'appelait Mathieu, il avait un an

de moins que moi, il venait de quitter la ville de Blois où il avait toujours vécu. Il trouvait le déracinement difficile, d'autant qu'il s'était cru brillant et découvrait depuis la rentrée qu'en fait il était un nain sur les plans intellectuel et culturel. Ses amis lui manquaient. Ses parents aussi. Ils venaient de se séparer. Tout changeait. Il me rappelait moi, l'année précédente. Il soupirait. Il me demandait des conseils. Je répondais maladroitement. Je glissais que je n'étais sans doute pas la meilleure référence sociale. J'ajoutais qu'au bout d'un moment il trouverait sûrement son rythme. On se fait à tout, au fond. Il hochait la tête mais n'avait pas l'air convaincu. Nous tirions sur nos JPS noires en silence. C'est ce qui nous avait rapprochés, au départ. La marque de nos cigarettes. Parfois, on se contente de pas grand-chose.

Je me demandais si nous finirions par aller boire un verre ensemble – par nous soûler et vomir enfin tout ce que nous avions sur le cœur. Nous pourrions former un noyau. Un duo qui attirerait tous ceux qui, dans ce monde fermé, se sentaient rejetés. J'étais

persuadé qu'il y en avait plus qu'on ne pensait. Au moment de m'endormir, je nous imaginais en Castor et Pollux – les autres nous suivaient, subjugués. Cela m'aidait à m'assoupir, mais je n'y croyais pas vraiment. Je me doutais que, tôt ou tard, il allait tout quitter, retourner à Blois et s'orienter vers un avenir différent. Bientôt, il aurait tout oublié. Il y avait tant de possibilités.

Je me suis décidé le 14 octobre. La perspective de passer un anniversaire solitaire m'angoissait plus que je ne voulais l'admettre. J'allais donc demander à Mathieu de venir avec moi au restaurant, près du lycée. Un coréen. Je n'avais jamais mangé coréen. Avec mes parents, l'exotisme s'arrêtait à l'Italie. Je l'inviterais. Voilà à quoi devaient servir les salaires de l'hypermarché – à me sortir de mes ornières.

Je me suis décidé alors que j'étais encore allongé sur le lit de la résidence universitaire de Nanterre. Il faisait jour. Le réveil avait sonné, cependant je n'avais pas réagi. J'avais pourtant les yeux grands ouverts, mais ma révolution commencerait par là :